NÉCROLOGIE

On annonce la mort, à l'âge de cinquante-deux ans, de M. Amédée Berthier, docteur en médecine, ancien rédacteur à l'*Intransigeant*, et ancien secrétaire de la rédaction de l'*Aurore*.

Les obsèques auront lieu mercredi, à onze heures, au Père-Lachaise, où le corps sera incinéré. Départ de la maison mortuaire, 77, rue Blomet, à neuf heures et demie.

Les obsèques de M. Edouard Pinner, décédé en son domicile, 31, rue de Longchamp, auront lieu le mardi 19 du courant, à 10 heures un quart, au cimetière du Père-Lachaise. On se réunira à la porte du cimetière. On est prié de considérer le présent avis comme tenant lieu d'invitation, et de n'envoyer ni fleurs, ni couronnes.

VARIÉTÉS

C'est jeudi 28 avril, que sera prononcé, à l'Académie française, par son successeur, M. René Bazin, l'éloge de notre illustre et regretté collaborateur Ernest Legouvé.

La famille de M. Legouvé a eu l'idée de faire coïncider avec cette date l'apparition d'un dernier volume de lui : *Dernières pages recueillies*, destiné aux amis seuls. Le fragment le plus important de cet ouvrage est une étude sur Boileau, que M. Legouvé venait de terminer et qu'il allait publier dans notre journal lorsque la mort le surprit. Nous avons pensé que les lecteurs du *Temps* auraient plaisir à lire ces pages écrites à leur intention.

BOILEAU

Boileau n'est pas un grand poète, mais il a joué un grand rôle dans la poésie du dix-septième siècle. Il impose et il s'impose. Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, lui sont très supérieurs, et tous quatre cependant acceptent sans appel ses jugements. Louis XIV lui-même le consultait :

— Monsieur Despréaux, lui dit-il un jour, quel est, selon vous, le plus grand poète de notre temps ?

— Molière, sire, répondit Boileau sans hésiter.

Le roi se tut un moment, puis, avec un accent de déférence : — Je ne l'aurais pas cru, dit-il, et il s'inclina.

A quoi tenait donc cette singulière autorité ? D'abord à la justesse rapide et presque infaillible de ses jugements. Ils avaient l'acuité pénétrante, la clarté incisive des projections électriques. En voici deux témoignages frappants. On sait sa réponse au Père Bouhours, qui lui demandait quel ouvrage en prose il préférait — Les *Provinciales*. — Et après les *Provinciales* ? — Les *Provinciales*. — Et après ? — Toujours les *Provinciales*. Ne lisez que cela, mon père, cela vous suffira.

(Bossuet, déjà célèbre comme orateur, ne comptait pas encore comme écrivain.)

Second exemple.

Boileau a seul tenu tête à la cour et à la ville, en proclamant qu'*Athalie* et le *Misanthrope* étaient deux chefs-d'œuvre, et que chacune de ces deux pièces était le chef-d'œuvre de l'auteur.

La postérité lui a donné raison.

L'autre cause de son autorité est plus singulière et moins reconnue. Je ne l'ai découverte qu'après un long examen de ses œuvres et de sa vie. Boileau, seul parmi les poètes de son temps, a été un *talent* et un *caractère*. Ajoutons que son caractère, si franc, si ferme, est si plein, en outre, de sentiments si délicats, qu'il eut une réelle influence sur son talent. En étudiant l'un, nous étudierons aussi l'autre, et plus d'une fois, l'intelligence de sa personnalité nous aidera à comprendre et à définir ce qui fait l'objet principal de notre travail : *son style*.

Suivons-le donc dans quelques-unes de ses œuvres, comme poète et comme homme.

Satires, épîtres

Un jour, je me trouvais chez Victor Hugo, avec un de ses amis. La conversation tomba sur Boileau. Quelle fut ma surprise d'entendre l'auteur des *Orientales* parler avec plus grande sympathie de l'auteur de l'*Art poétique*. Il fit plus, il me cita de mémoire des vers de Boileau. Il fit plus encore, il les commenta. Voici ces vers, tirés de la satire sur les femmes :

Attends, discret mari, que la belle en cornette
Le soir ait étalé son teint sur sa toilette,
Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

« Quels vers ! nous dit-il ! Quel relief ! Pas un de ces hémistiches qui ne soit une trouvaille et une hardiesse :

Ait étalé son teint sur sa toilette.

» Ne semble-t-il pas d'une invention toute moderne ?

De sa beauté salis.
Envoie au blanchisseur *ses roses et ses lis*.

» Ne rappelle-t-il pas tel ou tel vers de Théophile Gauthier ? Boileau avait *le génie du pittoresque*. »

Un tel mot, parti d'une telle bouche, me donna fort à réfléchir. Je relus, à la lueur de ce mot, quelques-uns des ouvrages de Boileau, et j'arrivai un jour à un passage qui me frappa tellement, que je l'appris par cœur, que je me le récitai tout haut et que je m'étudiai à le dire de mon mieux, afin de pénétrer, par la recherche des intonations, dans les intentions les plus intimes, dans les beautés les plus secrètes.

Voici ces vers où le poète nous peint un ménage d'avares. Un vieux magistrat et sa femme,

Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir le logis sortir ce couple illustre :
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
A pied, dans les ruisseaux traînant l'ignominie,
Mais qui pourrait compter le nombre de haillons,
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
Dont la femme, aux bons jours, composait sa parure ?
Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
Ses souliers grimaçants vingt fois rapetassés,
Ses coiffes, d'où pendait au bout d'une ficelle
Un vieux masque pelé, presqu'aussi hideux qu'elle ?

Quelle furie de pinceau ! quelle poursuite acharnée de la laideur ! Il faut remonter non seulement à Velasquez, mais aux grands caricaturistes, Hogarth et Callot, pour trouver des peintres de portraits aussi implacables. Sous le coup de mon impression, j'en arrivai à donner de Boileau cette définition qui parattra peut-être un peu étrange : *Boileau est un grand poète réaliste*.

Entendons-nous bien. Ce mot ne comprend pas Boileau tout entier, et voici une épître qui nous le montre sous un jour nouveau.

Epître à Racine

L'amitié de Racine et de Boileau est légendaire ; elle fait partie de leur gloire ; l'affection de Boileau s'est produite dans cette épître de la façon la plus ingénieuse.

Racine avait une appréhension maladive de la critique. Il a dit lui-même :

« Vingt lignes moqueuses ou acerbes me font plus de peine que deux pages d'éloges ne me font de plaisir. »

C'est sur cette faiblesse que Boileau ne craint pas de l'attaquer ! Est-ce pour l'en faire rougir ? Il s'en garde bien. C'est une tactique charmante que l'art avec lequel il travaille à lui inspirer le mépris des basses critiques, de l'envie.

Il débute par le souvenir enthousiaste d'un des plus beaux triomphes de Racine.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle, à nos yeux étalés,
N'en a fait, sous son nom, verser la Champmeslé.

Voilà son plan ? D'abord, transporter le poète dans le pur domaine de sa gloire ! L'enlever aux petites souffrances de l'amour-propre blessé, par le juste sentiment de ce qu'il vaut ! Combattre la vanité par l'orgueil.

Il lui rappelle que l'envie a toujours été la rançon du génie et de la gloire. Il lui cite Molière. Il place le nom de Racine à côté de celui de Sophocle, et s'écrie alors :

Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir.
Et soulever pour toi l'équitable avenir.

Il va plus loin, il lui vante l'*utilité des ennemis*. Plus l'homme de génie est attaqué, lui dit-il...

Plus il croît et s'élance.
Au Ciel persécuté cima doit sa naissance ;
Et peut-être ta plume au censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Enfin, il termine dignement cette éloquente démonstration, en s'offrant lui-même pour exemple.

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis...

Je m'arrête à ce mot : *pourvu* ; car il dit tout. Comme style, c'est une trouvaille. Ne sent-on pas dans ce terme, à la fois fier et moqueur, je ne sais quel mépris souverain de la critique, et ne peut-on pas dire que Boileau s'est peint tout entier dans cette épître à Racine ? Car on y trouve son talent, son caractère et son cœur.

Satire VIII

Cette satire est le chef-d'œuvre des poésies satiriques de Boileau, et je ne crains pas de l'appeler un chef-d'œuvre. Elle offre cette particularité que le talent du poète s'y déploie avec une puissance incomparable, et que son caractère s'y entrevoit.

Dédié à M. Morel, docteur en Sorbonne, ce petit poème est un dialogue entre le poète et le docteur ; dialogue si passionné qu'on dirait une scène de théâtre. Quel en est donc le sujet ? *La mise en accusation de l'homme*.

Un avocat *pour*, un avocat *contre*. C'est le docteur qui est *pour*, c'est le poète qui est *contre*. Et le poète commence avec une véhémence qui ne s'arrêtera pas une minute, et qui donne le *la* à tout le morceau.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Le docteur, stupéfait, lui répond : — Mais, mon ami, vous n'y pensez pas ? Quoi ! un ver, une fourmi, un taureau qui rumine, une chèvre qui broute, ont l'esprit mieux tourné que l'homme ?

— Oui, docteur.

Voici l'homme en effet : il va du blanc au noir ;
Il condamne au matin ses sentiments du soir ;
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous moments d'esprit comme de mode ;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, demain dans un froc.

Le docteur le regarde en souriant et lui dit :

— Ces propos sont bons pour la satire, pour égayer un lecteur, mais soyons sérieux : l'homme n'a-t-il pas seul la raison ? Ne lui sert-elle pas de guide ? Et enfin, n'est-il pas le Roi des animaux ? »

— Le roi des animaux, combien a-t-il de rois
L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.

— Que l'homme ait des passions, je ne le nie pas, reprend le docteur avec calme. Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices. L'homme seul vit dans l'enceinte des villes. L'homme seul observe une police, obéit à des lois. C'est l'homme qui a créé les arts, c'est l'homme qui a créé la science.

— La science ? répond le poète avec moquerie.

Dans le siècle où nous sommes
Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes ?...
Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage ;
Il a, sans rien savoir, la science en partage...
Et souvent tel y vient, qui sait pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

Oh ! cette fois, le docteur n'y tient pas, et il s'écrie avec indignation, avec éloquence : Et la gloire ? Nierez-vous la gloire ! N'est-ce pas l'amour de la gloire qui a fait faire les plus grandes choses de ce monde ! N'est-ce pas la vertu des héros, et, à votre avis, est-ce donc un fou qu'Alexandre ?

Qui ? cet écervelé, qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux l'Angeli, qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré,
L'enragé qu'il était, né roi d'une province
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu, ni lieu ;
Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre !
Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites-maisons ;
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis des parents, enfermé de bonne heure !

Est-ce assez fou, assez amusant ?

Ebloui, abasourdi par ces fusées d'imagination, le docteur tâche de se reprendre, d'en revenir à la simple raison, et avec bonhomie :

— Voyons, raisonnons ! Vous ne pouvez pas cependant prétendre qu'un homme, qu'un docteur, soit au-dessous d'un âne. Songez donc, un âne ! Un stupide animal ! dont tout le monde se moque.

— Un âne ! reprend le poète en riant !... ah ! docteur !...

Que pense-t-il de nous lorsque sur le midi
Un hasard au palais le conduit un jeudi ;
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La chicane en fureur mugir dans la grand'salle ?
Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers,
Les clercs, les procureurs, les sergents, les greffiers ?
Oh ! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,
Pouvait trouver la voix qu'il eut au temps d'Esope ;
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,
Qu'il dirait de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons, et secouant la tête :
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête !

Ne sommes-nous pas là en face d'un tout autre Boileau ?

Cette verve endiablée, cette fougueuse éloquence, cette exagération comique, ne dépasse-t-elle pas de beaucoup, le sarcasme incisif, amer du poète réaliste ? C'est qu'il y a là autre chose que le talent, il y a le caractère.

Je m'explique :

Louis XIV était très courageux. A ce titre il aimait singulièrement le courage. Or, un jour :

— Monsieur Despréaux, dit-il à Boileau, je vous ai observé, au siège de Namur où vous me suiviez comme historiographe. Vous êtes brave.

Il était plus que brave, il était vaillant, il était combatif. J'en trouve une preuve frappante dans cette définition de la satire :

L'ardeur de se montrer et non pas de médire
Arme la vérité du vers de la satire.

Remarquez ce terme, *se montrer*. Il ne signifie pas faire étalage de sa personne, mais faire acte de courage. Il ne veut pas dire *se mettre en avant* mais *aller de l'avant*. Ainsi faisait Boileau. Quand l'*ardeur de se montrer* le saisissait, rien ne l'arrêtait. Le qu'en-dira-t-on, la crainte de se compromettre, de choquer, d'être accusé de paradoxe, étaient pour lui un stimulant, plutôt qu'un frein, et c'est cette impétuosité de sentiments qui communique à la Satire VIII son irrésistible élan. Je ne puis la lire sans penser à la première scène du *Misanthrope*. La situation est exactement la même. L'*homme* accusé par Alceste et défendu par Philinte. Eh ! bien il y a de l'Alceste dans Boileau.

En voici une preuve bien frappante : On se rappelle le passage célèbre du *Misanthrope* :

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bon les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours que les vers sont mauvais.
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Eh bien ! ces vers de Boileau, il les a dits en prose à Molière, un jour où celui-ci lui reprochait d'être un peu dur pour les vers de Chapelain. « Je ne suis que juste, s'écria Boileau, à moins que le roi ne me l'ordonne, je soutiendrai toujours qu'un homme qui a écrit de pareils vers, mérite d'être pendu ! »

L' « Art poétique »

Nous voici en face du véritable *Exegi monumentum* de Boileau. Ravez l'*Art poétique* de son œuvre, il n'est plus qu'un poète très distingué de second ordre. L'*Art poétique* en a fait un maître. C'est par là qu'il a conquis le nom qui fait sa gloire : *Le Législateur*. C'est là qu'il a créé ce que j'appellerai le *style lapidaire* : c'est-à-dire l'art de formuler certains préceptes d'une façon si magistrale, si impérieuse, si définitive, qu'ils deviennent des articles de loi, je dirais volontiers des articles de foi. Nul autre poète n'a créé autant de vers devenus proverbes. On peut l'appeler un frappeur de médailles.

L'*Art poétique* se divise en quatre chants. Les trois premiers ont été l'objet de travaux de critique si importants que je n'aurais rien à y ajouter. Mais il n'en va pas de même du quatrième. Il a un caractère absolument spécial qui, je crois, n'a été signalé par personne, et la grandeur de l'idée générale qui y préside, n'a jamais, que je sache, été mise en pleine lumière. C'est ce que je vais essayer de faire.

Quelle est donc cette idée ? *Ce que doit être l'âme du poète*. Boileau a trouvé ce magnifique sujet dans son propre cœur. Plein de respect pour le nom de poète, plein d'émotion devant le rôle qu'il peut jouer, il en trace le portrait idéal dans quelques conseils adressés à ses jeunes confrères. C'est tout un code d'honneur, de conscience, de vertus, et de vertus qu'il a presque toutes pratiquées.

On dirait une ascension : *semper excelsior !*

Le premier devoir qu'il prescrit aux jeunes poètes, c'est le désintéressement. Il en avait eu un beau modèle sous les yeux, son propre exemple.

Pourvu dès sa jeunesse d'un assez gros bénéfice, il le résigna, dès qu'il ne se sentit plus la vocation ecclésiastique. Il fit plus, il restitua et demanda qu'on distribuât aux pauvres le revenu des deux dernières années. Devenu poète et arrivé à la renommée, il s'imita lui-même.

Jamais il ne voulut toucher aucun droit d'auteur. Tout l'argent qu'il recevait de ses éditeurs passait en aumônes. Mais sa délicatesse lui fit craindre d'avoir l'air de se proposer comme modèle ; son amitié pour Racine eut peur de le blesser, et il écrivit ces vers charmants :

Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Toucher de son travail un tribut légitime ;
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Seconde étape. Il attaque nettement deux vices inhérents à la profession d'écrivain : l'intrigue et l'envie.

N'allons pas à l'honneur par de honteuses brigues...
* * *
Fuyez, surtout fuyez ces basses jalousies
Des vulgaires esprits, malignes frénésies.
Le vers se sent toujours des bassesses de cœur.

Quel vers admirable !

A la troisième étape, un coup d'aile le transporte dans les plus hautes régions de l'idéal.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.

A la quatrième étape, il redescend sans s'abaisser. Tout à l'heure, il nous rappelait Corneille. Voici des vers exquis où il nous rappelle La Fontaine.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi,
Cultivez vos amis, soyez homme de foi ;
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre :
Il faut savoir encore et converser et vivre.

Ne croirait-on pas lire le bonhomme ?

On peut aimer le bien de diverses façons,
Au sein de ses amis répandre mille choses
Et, recherchant de tout, les effets et les causes,
A table, au bord de l'eau, le long d'un clair ruisseau,
Raisonner avec eux sur le bien et le beau.

La dernière étape nous réserve une surprise plus émouvante encore.

Le délicieux livre qui s'appelle l'*Histoire d'un loyal serviteur*, contient quelques pages que je ne relis jamais sans émotion.

Quand Bayard eut treize ans, il dit à son père qu'il voulait être homme de guerre comme l'avaient été ses ancêtres.

« Mon enfant, lui répondit le bon vieillard en larmoyant, Dieu t'en donne la grâce. Déjà tu ressembles de visage et de corps à ton grand-père qui fut en son temps un des accomplis chevaliers qui fût en chrétienté. »

Eh bien ! Boileau fait de même. Il propose pour modèle aux jeunes poètes leurs ancêtres. Quels étaient ces ancêtres ? Orphée, Amphion, Linus... Alors, dans des vers admirables, auxquels je vous renvoie, il énumère tout ce que la poésie a fait de grand dans le monde. Qui civilisa les hommes ? La poésie. Qui fonda les cités ? La poésie. Et tous ses conseils aux jeunes poètes se résument en un mot : *Poésie oblige*.

Me trompé-je, en croyant qu'une telle conception a une grandeur qui élève Boileau au rang des poètes lyriques ? A qui le doit-il ? A son caractère.

Cette étude, telle que je l'ai conçue, serait incomplète, si je n'ajoutais un dernier trait à cette figure si attachante par ses contrastes. J'espère avoir réussi à faire admirer et estimer Boileau. Je voudrais le faire aimer. Il en est bien digne. J'en trouve la preuve dans deux livres auxquels on peut se fier. Les mémoires de Racine par son fils, et la correspondance des deux amis.

Ils nous offrent un Boileau bien inconnu, et bien inattendu. Un Boileau, non seulement affectueux, mais *tendre*. Le mot n'est pas trop fort. Qu'on en juge.

Boileau était aux eaux de Bourbon, pour une maladie grave : une aphonie complète, accompagnée des troubles nerveux les plus effrayants. Il en fait à Racine une peinture terrible.

« Les médicaments auxquels on me condamne, lui écrit-il, sont si violents, que je rends tout ce que j'ai dans le corps, sauf le mal pour lequel on me les donne. »

Puis il ajoute :

« Dans la situation où je me trouve, écrit-il à Racine, je n'ai que deux soutiens, Dieu et vous. »

Plus loin :

« Je suis touché jusqu'aux larmes de l'amitié que vous témoignez. »

Plus loin :

« Si la perte de ma voix était un fait accompli, je crois que j'en prendrais résolument mon parti. Il n'y a qu'une chose que je serais incapable de supporter, *ce serait de ne pas vous voir*. »

Le cœur le plus tendre pourrait-il trouver un langage plus touchant ?

Que répond Racine ? Il prend un grand parti : aller retrouver Boileau à Bourbon !

Le voyage, à cette époque, était très long ! très pénible ! très cher ! N'importe ! Racine lui-même était atteint d'une laryngite qui lui ordonnait le repos ! N'importe ! Le voyage était, ce semble, inutile, puisque leurs deux maladies les condamnaient presque au silence ? N'importe ! Il le reverra ! Il lui serrera la main !

Quand on s'aime, se taire ensemble, c'est causer !

La tendresse peut-elle aller plus loin ? Et ne croit-on pas lire la délicieuse fable des *Deux amis* ?

Un autre lien bien cher les unissait encore. Boileau n'était pas marié, mais il avait deux enfants, les fils de Racine.

L'aîné était attaché aux affaires étrangères, secrétaire du ministre, M. de Torcy. A ce titre, il avait souvent des lettres importantes à écrire, des mémoires difficiles à rédiger : des missions délicates à remplir ! Il n'écrivait rien et n'entreprenait rien, sans aller consulter son père... Que faisait Racine ! Il lisait et il écoutait ; puis, lecture faite, observations écrites, conseils donnés :

— Allez trouver M. Despréaux, lui disait-il : confiez-lui ce que vous n'avez confié, et demandez-lui son avis. C'est un grand bonheur et un grand honneur pour vous qu'un tel homme veuille bien vous écouter et vous répondre, car ses conseils pratiques sont aussi précieux que ses conseils littéraires. »

C'est ainsi que le jeune homme poursuivit brillamment sa carrière, sous la tutelle de cette touchante collaboration.

Quant au second fils, il achevait sa philosophie au collège de Beauvais, quand son père fut atteint de la maladie qui l'emporta.

Boileau ne quitta pas son chevet. Dans les derniers jours, Racine se leva avec effort sur son lit, l'appela, il l'embrassa tendrement et lui dit :

— De toutes les grâces que Dieu m'a accordées, une des plus grandes est *de m'avoir donné un ami tel que vous*.

Et il mourut en lui confiant son fils.

Alors s'établirent entre le vieux poète et le jeune étudiant de philosophie les relations les plus intéressantes.

Deux faits suffiront pour en marquer le double caractère : c'est-à-dire un mélange charmant de sérieux et de bonhomie.

Un jour, notre jeune homme arrive à Auteuil, tout troublé, tout tremblant. Il avait fait au collège une pièce de vers, et sur l'ordre de sa mère, il l'apportait à Boileau. Trop ému pour pouvoir parler, il tend silencieusement son petit manuscrit à son juge. Boileau lut, et d'un ton sévère :

— Il faut être bien hardi, jeune homme, pour oser faire des vers avec le nom que vous portez. Vous êtes le fils d'un homme qui a été le plus grand poète de son époque. Comment ne pas déchoir, comment ne pas vous montrer indigne de lui ?

Le jeune homme baisse la tête, tout rouge de confusion.

Ce que voyant, Boileau change de ton et avec un sourire bienveillant :

— Je ne dis pas que ce soit impossible : mais il faudrait apprendre.

Et là-dessus, commence une série de conseils, auxquels le poète futur dut en partie le succès de son beau poème : *La Religion*.

Quelque temps après, nouvelle visite à Auteuil.

— Entrez ! Entrez ! lui dit Boileau en l'apercevant, vous arrivez à merveille. Je me sens aujourd'hui un regain de jeunesse que je veux mettre à profit. Nous allons jouer ensemble.

— Jouer avec vous, monsieur, s'écrie le jeune homme ?

— Oui, à un jeu où j'étais passé maître, autrefois, et je ne serais pas fâché de savoir ou j'en suis aujourd'hui.

— Mais à quel jeu, monsieur, à quel jeu ?

— Aux quilles.

Et là-dessus, allègre, alerte, il range le jeu, prend une boule, la lance avec vigueur et abat les neuf quilles du même coup. Exclamations du jeune homme ! Cris d'admiration ! Bravos ! Sur quoi Boileau se retourne vers lui et tout en riant :

— Il faut avouer que je suis un personnage bien utile à mon pays : je fais bien les vers et je joue bien aux quilles.

Qui se serait attendu à voir Boileau aimable, gai, simple ?

Hélas ! le temps marche, les visites à Auteuil s'assombrissent et s'espacent. Le poète entre dans la terrible *Via dolente* et tombe sous le coup de ces deux affreux infinitifs : *survivre* et *se survivre*. Tous ses amis disparaissent un à un, et un à un aussi accourent et fondent sur lui tous les fléaux qui frappent les vieillesses qui se prolongent trop. Il perd complètement la voix ! Il perd à moitié la vue ! Ses jambes se dérobent sous lui ! Sa poitrine devient le siège de douleurs cruelles et incessantes ! Il se raidit contre tant de souffrances, mais tout à coup une calamité inattendue s'abat sur lui, sa fin sinistre devient tragique ! Ruine vivante, il voit s'amonceler autour de lui toutes sortes de ruines.

C'était en 1711, au moment des grands désastres de la fin du règne de Louis XIV. Boileau voit s'effondrer tout ce qu'il avait honoré, adoré. Son roi est découronné de sa gloire ! Son pays est déchu de sa grandeur ! Le passé, le présent, l'avenir, le jettent dans le désespoir, dans la consternation. Que sa pensée se soit reportée alors vers celui qui avait toujours été sa consolation et son soutien ? Je n'en doute pas ! Qu'il ait appelé Racine à son aide ? Je n'en doute pas. Qu'il lui ait dit comme Polyeucte à Néarque :

Prête du haut du ciel la main à ton ami !

Je n'en doute pas ! mais a-t-il été entendu ?... exaucé ?... Je ne sais, mais je suis certain qu'il a cru l'être. Songez que je parle de deux poètes et de deux hommes du dix-septième siècle !...

Et il m'est doux de penser que Boileau, à sa dernière heure, a senti Racine près de lui, et qu'il est mort, plein de calme et de foi, entre les bras de son ami.

E. LEGOUVÉ.

LIBRAIRIE

UN MANUSCRIT DE PASCAL

M. Léon Brunschvicg, professeur agrégé de philosophie au lycée Henri IV, prépare une magnifique reproduction en phototypie du manuscrit des *Pensées* de Pascal avec le texte imprimé en regard et des notes.

Demander à la librairie Hachette le prospectus-spécimen donnant les conditions de cette publication.

AVIS ET COMMUNICATIONS

MORT aux RATS STEINER sans rivale.

THÉATRES

Par suite d'une entente survenue entre les directeurs, on annonce pour mercredi, dans l'après-midi, la répétition de l'Odéon, et, dans la soirée, la répétition générale des Variétés, celle du théâtre Sarah-Bernhardt et la première représentation de l'Opéra ; pour jeudi soir, les premières représentations de l'Odéon, du théâtre Sarah-Bernhardt et des Variétés.

— Ce soir :

Au théâtre du Palais-Royal, à neuf heures, première représentation de l'*Escapade*, comédie en trois actes, de M. Georges Berr, avec la distribution suivante : MM. Raimond, César Bourlotte, Cooper, Morterolles ; Ch. Lamy, Loupiac ; Hurteaux, de Caudelancourt ; Hamilton, Antonin ; Bellucci, un mari ; Grandjean, un commissaire de police ; Gueudin, premier agent ; Crozan, deuxième agent. Mmes Berthe Legrand, Mme Guillaumin ; Aimée Samuel, Lucette ; Jousset, Alice de Caudelancourt ; Nobert, Mme Cornusson ; Scott, Andrée de Morterolles ; Corciade, Jenny.

Chez Bostock, pendant l'entr'acte, repas des serpents, pythons noirs, boas constrictors ; pendant le spectacle, exercices dramatiques des grands fauves.

A la salle des Agriculteurs de France, à neuf heures, troisième concert donné par le Quatuor tchèque, avec le concours de Mlle Lydia Eustis.

— A l'Opéra-Comique, demain soir, *Mignon*, avec Mme Sigrid Arnoldson, qui, devant quitter Paris à la fin du mois, ne donnera que les deux représentations annoncées.

Mercredi, *Pelléas et Mélisande*. Mlle Garden sera, comme toujours, l'héroïne de l'œuvre de M. Debussy.

Enfin, jeudi, première des représentations d'*Iphigénie* données par Mme Rose Caron ; M. Féodorow chantera le rôle de Pylade.

— Le théâtre de la Renaissance annonce la dernière semaine du *Mannequin d'osier*.

— On a aménagé, au Trocadéro, pour la matinée des Trente Ans de théâtre qui doit avoir lieu jeudi prochain, les décors et les toiles de fond pour la représentation d'*Œdipe-Roi*.

M. Paul Vidal est venu établir le cadre de l'orchestre qui, composé de soixante musiciens de l'Opéra, accompagnera le deuxième acte de *Guillaume Tell* et le ballet de *Don Juan*.

Les places, fixées au prix de 5 fr., 3 fr. et 1 fr., sont mises à la disposition du public au Trocadéro, de onze heures à six heures, et à l'agence des théâtres, 36, avenue de l'Opéra.

— Il faut aller à la Boîte à Fursy entendre Fursy raconter son voyage et chanter les *Impressions d'une ouvreuse du théâtre Sarah-Bernhardt au gala franco-russe* : c'est une des choses les plus amusantes que le spirituel chansonnier ait écrites depuis longtemps.

— A l'Alhambra, vif succès pour tout le programme et en particulier pour Miss Sabel dans ses chansons nègres.

— A la Schola Cantorum, 269, rue Saint-Jacques, 14e concert de l'œuvre de piano de J.-S. Bach.

— Demain mardi, 19 avril, à deux heures et demie, 184, boulevard Saint-Germain, M. Maurice Muret fera une conférence sur ce sujet : *Les femmes auteurs dans l'Italie d'aujourd'hui*.

— La soirée Beethoven, de miss Isadora Duncan, aura lieu avec le concours de l'orchestre Colonne, dans la salle des fêtes du Trocadéro, le mercredi 27 avril à neuf heures du soir. Le programme de la célèbre danseuse sera le suivant : l'*adagio de la Sonate pathétique*, la *Sonate clair-de-lune*, et la 7e *symphonie*. On pourra obtenir des billets à la caisse du Trocadéro, et dans les principales agences.

SPECTACLES DU LUNDI 18 AVRIL

Opéra, 8 h. — Rigoletto. — La Maladetta. — Mardi, relâche.
Français, 8 h. — Hernani.
Opéra-Comique, 8 h. — Le Chalet. — La Traviata.
Odéon, 8 h. 1/2. — L'Ecole des femmes. — Les Folies amoureuses.
Vaudeville, 8 h. 1/2. — La Chambre Empire. — L'Esbroufe.
Gymnase, 8 h. 1/2. — Le Trottin. — Le Retour de Jérusalem.
Th. Sarah-Bernhardt, relâche.
Variétés, relâche.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 1/4. Les Cheyaliers du brouillard.
Renaissance, 8 h. 3/4. — Le Mannequin d'osier.
Gaîté, 8 h. 1/2. — La Montansier.
Athénée, 8 h. 1/2. L'Anglais. Les Ingrats. Prince consort.
Châtelet, 8 h. 1/2. — Les Cinq Sous de l'avarède.
Palais-Royal, 9 h. 1/4. — L'Escapade.
Ambigu, 8 h. 1/2. — La Bâillonnée.
Nouveautés, 8 h. 1/2. — Le Cake-walk. — La Main passe!
Th. Antoine, 8 h. 1/4. Le Vieil ami. — Oiseaux de passage.
Folies-Dram., 8 h. 1/2. Express-Union. Une Nuit de noces.
Nouveau-Théâtre, 9 h. — L'Exode.
Cluny, 8 h. 1/2. La Betterave. Le Sourd. Les Blackboulés.
Déjazet, 8 h. 1/2. Une jolie tuile. La famille Pont-Biquet.
Th. du Peuple (ex-Moncey), 8 h. 3/4. — Maternité. — Le Beau Léandre.
Olympia, 8 h. 1/2. — Frégoli, créations nouvelles.
Boîte à Fursy, t. 267.92. Fursy. Odette Dulac. Mlle Sémé. Gd Guignol, t. 228-34. 9e Quest.on des bulles. Mais quelqu'un troubla la fête. Système du Dr Goudron et du Pr Plume.
Folies-Bergère, 8 h. 1/2. — La Revue des Folies-Bergère.
Casino de Paris, 8 h. 1/2. — Le Cercle de la mort à cheval. Tina Clementa et son chien Looper. — Les Volpers, trio. Mathurins, tél. 213-41, 9 h. Un amant délicat. — L'Etoile en chambre. Le Légionnaire. Pepita. Belle Otero, Lyse Berty.
Scala, 8 h. Paris-Potins. Emilienne d'Alençon. Pte Darty.
Cigale, 8 h. 1/4. Tél. 407-60. — Froufrous et culottes rouges.
Parisiana, 8 h. Due Ruez. Tél. 156-70. — Mam'zelle 5 Louis.
Grands Magasins Dufayel. — De 2 à 6 h. Attract. variées.
Moulin-Rouge, 8 h. 1/2, tél. 508-63. — Lysistrata. Gne Gallois.
Sulbac. Sisters Iris. Tableaux vivants de Brière. Rest.
Nouveau-Cirque, 8 h. 1/2. — Le « Trans-Atlantic » et le « Boston-Ball ».
Alhambra (ex-Château-d'Eau), 8 h. 1/2. — Tél. 900-10. — Minstrels, Taylor, Alice, Ceretti, etc.
Bostock's Great Animal Arena. Tél. 525-55. — Hippodrome, 8 h. 1/2. — La plus remarquable exhibition du monde.
Enghien, 11 min. de Paris, 152 trains par jour. Etablissement thermal. Casino. Théâtre. Concert.
Cirque d'Hiver, 8 h. 1/2. — Pierrot aux chass'd'af...
Jardin d'acclimatation. — Ouvert tous les jours.

SPECTACLES DU MARDI 19 AVRIL

Opéra, relâche. — Mercredi, 8 h. — Le Fils de l'Etoile.
Français, 8 h. — La Vraie Farce de Me Pathelin. — Le Jeu de l'amour et du hasard.
Opéra-Comique, 8 h. 1/4. — Mignon.
Odéon, 8 h. 1/2. — La Rabouilleuse.
Cluny. — Le Fils surnaturel.

(Les autres spectacles comme lundi)

LE PARFUM IDEAL HOUBIGANT 19, Fg St-Honoré.

DENTS et DENTIERS sans pinces sans crochets GELINIER 16, Avenue de l'Opéra.

EAU DE BOTOT Dentifrice antiseptique supérieur. — Exiger la signature BOTOT, 17, rue de la Paix, Paris.

Cottard Ses Pardessus tout Faits, depuis 42f 4, Bd Montmartre. — Envoi fco du Catalogue artistique.

A. BERTEIL GRAND PRIX PARIS 1900 CHAPEAUX soie et feutre EXTRA-LÉGERS 79, Rue Richelieu — 134, Boul. St-Germain — 91, Boul. Haussmann. OUVERTURE D'UNE NOUVELLE SUCCURSALE : 73, AVENUE MALAKOFF (Place Victor Hugo).

FEUILLETON DU Temps DU 19 AVRIL 1904.

LA MUSIQUE

Au théâtre Sarah-Bernhardt : représentation italienne de *Rigoletto*. — Les œuvres nouvelles à la Société nationale. — Le quatuor de M. Albéric Magnard. — La symphonie de M. Marcel Labey. — Le quatuor de M. Maurice Ravel.

Par les soins de Mme la comtesse Greffulle, de Mme Sarah Bernhardt, de M. Raoul Gunsbourg et de M. Charles Joly, il a été donné jeudi une représentation de *Rigoletto* extrêmement brillante et divertissante. Brillante d'abord par la splendeur inusitée de la salle. Quand la foule élégante s'est levée pour écouter l'hymne russe, le balcon s'est soudain changé en une